

A propos de "Pages de Journal" d'André Gide

« Je sens combien le silence est pénible, lorsque le cœur déborde; mais je ne veux pas avoir à rougir demain de ce que j'écrirais aujourd'hui ». (André Gide — Pages de Journal 13-14).

Ce petit livre mériterait une étude d'une autre ampleur que celle que je pourrai lui consacrer ici. Je dis bien « je », tenant à marquer, par l'emploi de ce pronom, que les opinions que je vais exprimer m'engagent moi-même, tout entier, mais moi-même seulement.

Les démarches de la pensée gidienne ont rarement été sans produire des remous de scandale, le plus souvent parce que l'auteur portait à la lumière du jour les riches fruits suaves ou généreux d'une forêt fermée au commun des mortels.

Il m'importe peu que l'artiste ait de ces scandales, retiré une quelconque orgueilleuse et coupable délectation, un quelconque enrichissement de soi-même, et le désir d'aller plus loin dans la ténébreuse forêt de son âme pour y porter de torturantes clartés. Il m'importe peu. Mais, et parce que la séduction de cette intelligence cruelle et de ce style prestigieux risquent de justifier demain certain relâchement, et certains refus, il m'importe de définir, de décrire le climat moral du « Journal » dont on nous donne des « pages ».

C'est le témoignage lucide, plus ou moins apprêté et corrigé (on ne me fera pas croire que Monsieur Gide ne prévoyait pas que les pages de son « carnet » seraient lues) c'est le monologue d'André Gide devant un silencieux auditeur : lui-même, ou plutôt le lecteur futur durant les jours noirs de juin 40 à 41. Et la sincérité de ce témoignage est si triste par moments que les humbles résistants de la première heure, s'ils lisent le Journal de Gide, entreprennent un si total mépris pour les yeux de certaine intelligence, qu'il vaut mieux qu'ils ne lisent pas !

C'est pitié qu'un grand écrivain, qu'un de ceux dont l'« Elite » française faisait si grand cas, qu'un de ceux qui dans les « Elites » du monde bousillait de la plus attentive audience, ait pensé, ait écrit, ait laissé publier enfin et surtout des phrases comme celle-ci : « Il serait pourtant bon de reconnaître que les prétendus défauts du peuple allemand sont de ceux qui favorisent les victoires, tandis que même nos qualités... »

Comme si les qualités du peuple français paysan et ouvrier, pouvaient empêcher les autres bourgeois français de trahir, ou de n'avoir plus de virilité !

« Question sociale... Si j'eusse rencontré ce grand trébuchoir au début de ma carrière, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille... »

Evidemment, péresse l'humanité de l'âme de tout de misère ! Mais je ne voudrais pas de noter un seul des ébahissements, le mon horrible d'Artis-

te : L'amour des humbles, la pauvreté des foules ne sont pas matières assez nobles pour le Penseur ! Ce grand imbécile de Hugo a écrit « les Misérables ? » Un vulgaire roman feuilleton ! En écrivant il restait Hugo : peu de chose au fond ! L'œuvre, pour être d'art « doit être conçue dans une tour d'ivoire « loin du vulgaire au seul gain mensif » (Du Bellay)... Et plus loin Monsieur Gide ajoute : « Mais allez donc parler au cultivateur « du patrimoine intellectuel » de la France : dont il ne se sentira que fort peu lui-même, l'héritier... »

« Et la foule à qui ? » comme on dit en Alger. Qui porte la responsabilité de cette rupture entre le peuple et l'art de l'oubli par le peuple du patrimoine intellectuel de la France. Qui ? sinon les écrivains, domestiques depuis la Renaissance au moins, des seigneurs, des rois, des bourgeois, sinon les éditeurs de livres trop coûteux, ou trop bas, sinon la Presse vénale qui fait les réputations à grands coups de cymbales publicitaires, sinon l'organisation bourgeoise d'un monde dans lequel l'école est, dès que sonnent leurs treize ans, un luxe exorbitant pour 90 % des enfants !

« ... Je sympathise avec l'individu : je m'épère dans la multitude... » écrit Monsieur Gide. Et voilà une grande lumière sur l'attitude gidienne : cœur trop sec pour pouvoir se dilater à l'échelle de la douleur pour pouvoir être occupé par l'angoisse de plus d'une âme : celle de Gide.

Peu me chaut que, par ailleurs Monsieur Gide ait écrit : « L'allocation de Pétain est tout simplement admirable : « depuis la victoire l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice... » peu me chaut qu'il donne ainsi raison aux bourgeois qui lui ont fait sa gloire, et qu'il soit de ceux qui pensent que le peuple de France, celui des mines, des usines, des champs, s'était amolli dans le sybaritisme, pendant que la Bourgeoisie tout entière farouche et dressée veillait au salut de l'Empire, et de ses coffre-forts. Peu me chaut l'expression correcte, camarades lecteurs, qui signifie je m'en fous, peu me chaut donc que, par la suite, l'écrivain ait repris courage, et qu'il ait attendu que le peuple de France ait refait libre la France pour que Monsieur Gide y puisse écrire librement qu'il se fout du peuple. Peu me chaut car nous sommes quelques millions à nous moquer démocratiquement de l'opinion que Monsieur Gide et certains artistes ont de nous; nous sommes quelques millions à penser que Malraux, Aragon des écrivains dont nous ignorons, jusqu'à leur nom même ont eu tout de même une attitude plus digne, plus humaine.

Au fond, peut-être sont-ils des imbéciles ?

Louis JULIA.

à Bordeaux, Chardonne, Benoit et d'autres sont simplement allés un peu plus loin dans le « ...désespoir ».